

PRÉSENTATION DE LA PRAIRIE
PERMANENTE FRANÇAISE
DANS SES ASPECTS
ZOOTECNIQUES ET ÉCONOMIQUES

*Une certaine qualité pour l'animal.
Un luxe pour l'économiste.*

LA PRAIRIE PERMANENTE, MOINS DE 40 % DE LA SURFACE AGRICOLE UTILE FRANÇAISE ET 75 % DE LA SURFACE FOURRAGÈRE, SERAIT-ELLE ASSEZ MAL CONNUE A L'A.F.P.F. pour qu'il ait été nécessaire de prévoir ces présentations avant de rentrer dans le vif du sujet ?

Essayons donc de compléter par les aspects zootechniques et économiques ce que vient de dire M. HEDIN sous l'angle agronomique.

Prairie permanente, prairie naturelle, pré, parc, clos, estive, pâture, pacage, parcours, herbages... les noms disent assez qu'il ne s'agit pas d'un ensemble homogène. Tentons une classification qui servira de fil conducteur à la présentation.

A. — La prairie permanente vue par la vache.

Mettons-nous à la place de la vache. Elle va sans doute distinguer tout d'abord trois catégories de prairies :

a) *Les parcours*, où les bovins et surtout les ovins y « mangent avec leurs pattes ».

b) *Les parkings à bovins*, pour la nuit ou même le jour. Ces sortes de camps de concentration clos de barbelés, à proximité des bâtiments, ne produisent pas grand chose. Il s'agit presque d'un « zéro-pâturage ». On y distribue des « queues » de betteraves pour les vaches, de la farine pour les veaux, de la paille pour les bœufs, etc.

c) *Les prairies proprement dites*, dans lesquelles il faut encore distinguer :

- les prés de fauches, essentiellement réservés au foin, pas toujours clos, même s'ils sont souvent déprimés par le bétail au printemps et si les regains sont généralement pâturés ;
- les prairies surtout pâturées qui sont l'essentiel des prairies permanentes qui nous préoccupent aujourd'hui, au moins 10 millions d'hectares ; il faudrait sans doute y ajouter la moitié des prairies temporaires recensées dans les statistiques ; celles-ci, après avoir été ressemées, retournent assez fréquemment à un état proche du « naturel ». Chassez le naturel, il revient au galop !

Ces prairies pâturées — toujours du point de vue de la vache — ne se présentent pas toutes de la même façon. Il y a loin de certaines prairies normandes exploitées très « naturellement » aux prairies permanentes intensives d'André VOISIN dans la même région, ou de DER KATCHADOURIAN à Courcelles-Chaussy en Moselle.

Laissons pour l'instant ces extrêmes et regardons les prairies que nous rencontrons le plus couramment en parcourant la France à l'écart des grandes routes nationales. Qu'est-ce que l'animal va y trouver ? *Peu de quantité, mais une « qualité » de la vie bovine.*

— Une herbe variée en fonction du sol, de l'ombre, du piétinement, de la densité des déjections.

— Une mauvaise répartition dans l'année, mais toujours un petit quelque chose à glaner quelque part, même en hiver.

— La possibilité de choisir, donc de gaspiller à certains moments, ce qui permet alors des performances zootechniques exceptionnelles par animal (par exemple croissance compensatrices extraordinaires au printemps après avoir perdu 70 kg en hiver).

— Un tapis fin tenant bien au pied.

— Des espèces certes peu productives mais parfois capables de transmettre un goût excellent aux matières grasses du lait et peut-être de la viande.

— Un foin d'une appétence parfois très bonne et ceci d'autant plus qu'il est relativement facile à sécher, étant peu épais.

— Une forte densité de parasites de toutes sortes.

— Une faible densité de bovins.

— De l'espace, de l'eau, de l'ombre, des possibilités d'abri en fonction des circonstances atmosphériques, des coins frais pour l'été, d'autres secs pour l'hiver. Une seule clôture en bordure de la prairie... clôture qu'on n'a pas envie de franchir puisqu'à l'intérieur il y a tout ou presque tout pour une vie heureuse. Vie heureuse pour l'animal, mais aussi pour l'homme dont la prairie naturelle peut être un élément d'environnement très important : tourisme, préservation du sol, non-pollution des nappes d'eau souterraines.

— Le point noir : la faible rentabilité qui ne permet ce luxe qu'à de rares privilégiés, tels que la France qui n'a même pas deux habitants à nourrir par hectare de surface agricole utile.

B. — La prairie permanente vue par l'économiste.

Quelle est donc la valeur de la prairie permanente ?

— *Valeur vénale : une cotation en baisse.*

Sans entrer dans les théories complexes des économistes sur la valeur, nous pouvons tout bonnement nous demander combien se vend la prairie naturelle.

Signe des temps :

En 1954 : 2.000 F pour un hectare de prairie naturelle,

1.400 F pour un hectare de terre labourable.

En 1972 : 8.500 F pour un hectare de prairie naturelle,
9.400 F pour un hectare de terre labourée.

(Sources : ministère de l'Agriculture.)

La situation est renversée : la prairie permanente, après avoir été admirée et désirée pendant trois quarts de siècle, se dévalue par rapport à la terre labourable. Ce n'est pas un hasard, nous y reviendrons.

— *Chargement : des possibilités sous-employées.*

Mais, pour porter notre jugement, n'en restons pas à la valeur foncière toujours suspecte de prêter à la spéculation. La vraie valeur, finalement, n'est-ce pas ce qui est utile à l'homme, notamment la production alimentaire ?

Pour pouvoir additionner lait et viande, prenons une unité : l'U.G.B., équivalent d'une vache de 600 kg produisant 3.000 l de lait. C'est à peu près l'expression zootechnique de 3.000 U.F.

Quel chargement, c'est-à-dire combien d'U.G.B., peuvent vivre sur un hectare pendant un an ?

Estimation personnelle : 0,8 U.G.B. par hectare pour l'ensemble de la surface fourragère, soit 2.500 U.F. par an, donc un peu moins pour la prairie permanente.

Voici quelques calculs faits au hasard des rencontres dans diverses régions françaises, observations d'ailleurs concordantes avec les résultats statistiques élaborés au niveau des petites régions agricoles dans l'enquête dite « communautaire » du S.C.E.E.S. en 1967.

0,8 U.G.B. par hectare dans les zones herbagères à 80-95 % de l'Ouest (Bocage normand, Pays d'Auge, Bessin, Pays d'Ouche), 1 U.G.B. par hectare dans le Cotentin favorisé par le climat et poussé à l'intensification par la faible taille de ses exploitations.

0,8 U.G.B. encore, et parfois moins — 0,6 ou 0,7 — dans les zones herbagères à 60-80 % de l'Est (Bassigny, Woëvre, Argonne, plateau lorrain, Châtenois).

0,6 à 0,8 dans les zones herbagères charolaises (Auxois, Bazois, Charolais, Sologne bourbonnaise), 0,3 dans la Brenne où la location pour la chasse compense heureusement cette faiblesse.

0,7 à 0,8 dans les demi-montagnes du Massif Central (0,6 dans le Morvan).

0,7 à 0,8 dans les zones à coteaux du Sud-Ouest.

Quelques rares régions herbagères ont un chargement plus élevé :

1,0 et parfois 1,5 sur les plateaux du Jura, où l'on sait ce qu'élever veut dire.

1,5 en moyenne en Thiérache, entraînée par ses voisins, les champions de l'intensification depuis trois siècles : les Flamands.

Finalement, en mettant à part quelques exceptions, nous constatons un chargement courant d'environ 0,7 U.G.B. par hectare de prairie permanente, soit une production de 2.000 U.F. La productivité exprimée en lait serait ainsi d'environ 2.000 l à l'hectare, en viande d'environ 250 kg de gain de poids vif à l'hectare.

Cet écart entre le rendement des prairies naturelles et le rendement moyen de la surface fourragère française (2.500 U.F.) est compensé par la production supérieure des surfaces fourragères labourées. C'est ainsi que le chargement par hectare fourrager atteint :

1,5 en moyenne en Bretagne avec des cas à 2,0, même 2,5 ;

1,5 en Flandres (parfois jusqu'à 3,3 mais grâce à la récupération de certains sous-produits (pulpes, drêches, racines d'endives...)) ;

1,3 dans le Bocage vendéen qui est armoricain avant d'être charolais ;

1,3 en Bresse et parfois 2,0 ;

1,1 dans le Haut-Limousin.

Plus de 1 encore dans la vallée de la Garonne.

Possibilités d'intensification.

Sans trop anticiper sur les exposés suivants, disons que, sous réserve de la composition botanique convenable dont a parlé M. HEDIN, la prairie permanente pourrait avoir une production aisément doublée, et dans certains cas triplée.

L'exposé de M. FLANDIN, aux dernières journées de l'A.F.P.F., a montré que la difficulté était beaucoup plus d'ordre économique que technique,

surtout dans le secteur de la viande. Doubler le chargement, c'est aussi doubler le capital investi en cheptel, renouveler les bâtiments, acheter du matériel, avoir plus de travail, accroître les risques sanitaires, être plus sensible à la conjoncture du marché.

C. — La prairie permanente du XIX^e au XXI^e siècle.

Pour clarifier la réflexion sur l'avenir de la prairie permanente, il est nécessaire de bien distinguer les prairies labourables de celles qui ne le sont pas à cause de l'altitude, de la pente, de l'humidité, de la présence de cailloux ou de la forme biscornue de la parcelle.

Les premières peuvent être converties en surfaces labourables, fourragères ou non, alors que pour les deuxièmes le choix n'existe pas, sauf dans le sens de la friche ou de la forêt.

Avant de discuter de l'avenir, regardons un peu le passé. Sur un exemple, celui de la Bretagne centrale, nous allons voir que le système fourrager a souvent beaucoup évolué depuis cent ans.

Développement et disparition des prairies permanentes en Bretagne centrale.

Dans l'arrondissement de Loudéac, en 1844, un état statistique nous apprend que le sol était ainsi utilisé : 7 % de sarrazin, 2 % de froment, 7 % de seigle, 8 % d'avoine, 2 % de pommes de terre, 25 % de jachère, 36 % de landes et seulement 13 % de médiocres prairies destinées à la fauche. Les bovins étaient alors essentiellement utilisés pour la traction et pour la production du fumier. Ils trouvaient surtout leur alimentation dans la lande et la jachère. A la fin de l'hiver, ils étaient en très piteux état.

Vers 1900, la situation s'est améliorée grâce au « nourri » cultivé spécialement pour l'alimentation des vaches et récolté chaque jour : navette au printemps, puis trèfle « rouge » (incarnat), « trémène » (trèfle violet) pendant tout l'été, à l'automne feuilles de « lisettes » (betteraves) puis de choux. En hiver, « gapas » (menues pailles), paille d'avoine, marc de pommes, choux et betteraves. Le foin était réservé aux chevaux.

Une grande partie des landes avait déjà disparu et la pâture se faisait rare. On allait garder les bêtes dans le « pré » avant avril ou sur les regains en été, mais cette parcelle était surtout destinée à la fauche. L'essentiel du

pâturage provenait alors des dernières landes ou jachères et de ce qui pouvait être glané le long des chemins et surtout dans les bordures des champs.

Puis progressivement, au début du siècle, les fermes les plus avancées et les plus grandes développèrent les pâtures spécialisées où les vaches pouvaient paître seules comme cela se voyait déjà partout dans la Normandie voisine ; l'exode rural, bien plus précoce dans cette contrée, y avait permis cette spécialisation de la pâture et du champ labouré, la première étant deux ou trois fois moins productive que le second lorsqu'il était consacré aux cultures fourragères.

La densité de la population bretonne était encore telle que cette expansion de la pâture permanente est restée plus modeste que dans les régions herbagères, régions dépeuplées, où « coucher en herbe » c'était réaliser une économie de main-d'œuvre par rapport à la culture des céréales non mécanisée à cette époque, phénomène inverse de celui que nous connaissons dans bien des régions aujourd'hui.

Mais cette prairie permanente produisait peu. C'est ce dont prirent conscience les membres des C.E.T.A., aidés par R. DUMONT et A. POUSSET. Ce fut la révolution fourragère : labour des prairies « naturelles », semis de prairies temporaires intégrées si possible dans la rotation des cultures selon les techniques du ley-farming. La productivité herbagère tripla très rapidement. Cinq ans après, il fut impossible de trouver dans le C.E.T.A. de Loudéac une seule prairie permanente pour faire les essais de désherbage de M. COIC.

La qualité du bétail mit plus longtemps à suivre, si bien que le gain d'U.F. fut en partie gaspillé. La récolte de l'herbe pour la conservation et la distribution en hiver resta un problème mal résolu. Après le changement de la race armoricaine, remplacée par la Normande et surtout la Frisonne, le manque d'une bonne solution pour l'alimentation hivernale se fit davantage sentir. C'est la technique d'ensilage du maïs qui vint y répondre si bien qu'elle s'est répandue très rapidement. Ce « nourri » moderne est si abondant qu'il autorise certains à délaïsser la prairie temporaire qui bien souvent — excepté pour les cultures annuelles de ray-grass italien — n'aura été temporaire que bien... temporairement. Elle est souvent redevenue aujourd'hui une prairie « naturelle ».

Ainsi naissent, meurent et renaissent les prairies « permanentes » au cours d'un siècle !

Questions sur l'avenir des prairies permanentes.

Que l'on considère les prairies labourables ou celles qui sont dites « obligatoires », voire « fatales », leur avenir dépend de la réponse à un certain nombre de questions.

Faut-il une production animale, lait-viande accrue ?

Les difficultés connues depuis dix ans pour exporter nos excédents, les événements récents, nous incitent évidemment à la prudence. Le dernier mythe, celui de la pénurie éternelle de viande bovine en Europe, vient d'être sérieusement mis à mal. La consommation de viande de veau régresse et celle de bœuf stagne. Le beurre se voit concurrencé par la margarine et même par du halfboter, beurre pauvre en matière grasse (60 % d'eau au lieu de 16 % actuellement) !

Si la consommation de viande s'accroît encore, sera-t-elle produite à partir de ruminants ou avec de meilleurs transformateurs comme les porcs et surtout les volailles ? S'il s'agit de ruminants, seront-ils alimentés à partir de plantes cultivées ou grâce à la pratique du pâturage et, dans ce cas, de quel genre de pâturage s'agira-t-il ?

Il est trop tôt, à l'ouverture de ces journées, pour tenter d'apporter une réponse à ces questions. La réponse doit, en effet, tenir compte de trois types de données :

1. Les aspects techniques qui vont être développés, notamment par MM. LAISSUS et BERANGER. Quelle est la capacité productive de la prairie permanente ; à quel coût peut-on produire la nourriture grâce à elle ?

2. Les prix de certains produits dont on ne sait aujourd'hui s'ils vont doubler ou tripler à moyen terme : carburants, engrais, machines. Il est évident, pour prendre un seul exemple, que le choix entre la viande bovine faite par un bœuf à l'herbe, sur une prairie permanente (éventuellement améliorée) ou par un taurillon qui mange du maïs ensilé et du tourteau de soja, peut aisément basculer dans un sens ou dans l'autre en fonction de la conjoncture des prix des matières premières.

3. Les conditions locales. Un certain nombre de témoignages seront apportés ici demain. Il n'est pas besoin d'être devin pour dire, dès maintenant, que les réponses seront diverses comme les situations géographiques et

humaines. C'est finalement dans chaque cas qu'il faut chiffrer le coût financier et humain des diverses solutions.

Finalement, je crois qu'il ne faut pas chercher à trop généraliser les conclusions, ni dans l'espace, ni dans le temps. Les réponses seront locales et provisoires. Oui, provisoires : nous avons vu sur l'exemple breton, mais qui est aussi celui de maintes régions françaises, comment, au cours d'un siècle, les conditions socio-économiques générales peuvent donner ou enlever de l'intérêt à ce genre de prairie.

Or, qu'allons-nous connaître au cours des prochaines décennies ? Gardons-nous de prévoir. Examinons seulement l'éventail des possibilités en décrivant deux bornes extrêmes schématisées de la manière suivante :

Du gaspillage insensé...

Plaçons-nous dans le cas de la prolongation, aujourd'hui parfois remise en cause, d'une société occidentale pratiquant une exploitation irraisonnée et irresponsable de la planète, au détriment des pays faibles et de ceux qui peuvent encore moins se défendre parce qu'ils ne sont pas encore nés, les humains de demain. Nous pourrions alors maintenir les prairies « obligatoires » et même beaucoup d'autres au stade de la cueillette. Il est même possible d'y laisser gagner la friche ou la forêt.

La production animale, même bovine ou ovine, serait alors faite à partir de céréales, de soja, de luzerne et de graminées déshydratées. Nous pourrions allègrement continuer à travailler dans le cycle « hydratation-déshydratation » : une sélection en vue de la seule croissance avec beaucoup d'engrais, de l'herbe qui pousse très vite et donc riche en eau, puis déshydratation de l'herbe aboutissant à un aliment cher, d'où nécessité d'arriver à une croissance rapide des animaux, viandes « pisseuses » et fonte dans la poêle pour l'escalope, déshydratation pour le lait, avant de l'hydrater pour le petit déjeuner, celui-ci accompagné de tartines garnies de halfboter hollandais, beurre déshydraté à 60 % afin de l'appauvrir en matières nutritives !

Rien n'empêche évidemment de s'adonner à ce genre d'activités pour la joie des grands techniciens et des barons du pétrole. Vous me direz que c'est cher ; mais si le prix de revient est trop élevé, il suffit de subventionner, c'est une simple question de mauvais sens et de hautes relations. Et si, malgré

tout, en concurrence avec les techniques du bon sens, il y a faillite ? Eh bien, la frontière suisse n'est pas ouverte qu'aux touristes !

... à la disette mondiale.

A l'autre pôle, nous trouvons la pénurie et notamment la pénurie alimentaire ; bien sûr, pas directement en France, mais peut-être en France, un jour, les conséquences de la pénurie alimentaire mondiale, avec un certain nombre de pays du type Chine, à la fois très peuplés, pauvres et organisés, et donc acheteurs de céréales pour l'alimentation humaine.

En effet, raisonnons un peu le problème alimentaire en nous limitant au seul plan des protéines afin de nous mettre dans le cas le plus difficile. Un humain adulte a besoin de 60 à 80 g de protéines par jour. Dans les conditions françaises actuelles, il les trouvera dans environ 2 F de lait, 2 F de pain ou 6 F de viande. La céréale fournit des protéines beaucoup moins chères que celles de la viande, à condition de la consommer directement, sans passer par l'intermédiaire du bétail, même monogastrique.

Prenons le problème d'une autre manière. En gros, nous pouvons dire que, dans les conditions françaises, un hectare de céréales fournit les protéines nécessaires à la nourriture annuelle de huit à dix hommes (adultes). Si cet hectare est consacré à la production laitière ou à celle des œufs, nous tombons aux environs de six. Si les grains de céréales ou de légumineuses ou bien le maïs-fourrage ou encore l'herbe intensive qu'il produit sont utilisés pour faire de la viande bovine, nous tombons aux environs de quatre. S'il s'agit d'une prairie permanente un peu améliorée, nous voici à deux ou trois. Avec ses 30 millions d'hectares pour 50 et quelque millions d'habitants, la France peut se payer ce luxe de la prairie peu intensive, mais de très nombreux autres pays ne le peuvent pas.

Conclusion ?

Pour répondre aux questions posées sur l'avenir de la prairie permanente, il faut d'abord répondre à quelques autres questions :

- sur le genre de civilisation technique et économique qui sera celui de notre pays, sachant bien que — malgré ce qui a été dit récemment — il ne flotte pas tout seul, isolé de la communauté mondiale ;

- sur les possibilités d'amélioration de la prairie permanente dont il va être question dans les exposés qui suivent ;
- sur les particularités de chaque région ou de chaque exploitation, qui seront évoquées également dans des « témoignages ». Chaque agriculteur se trouve dans des conditions spéciales.

Avec le même environnement économique général, il se peut encore que l'un puisse se passer de prairie permanente, que l'autre ait intérêt à la conserver, d'autres encore à l'améliorer. En ce domaine, il y a place pour les révolutionnaires, les conservateurs et les réformistes !

Il ne faut pas considérer seulement l'aspect individuel, car toute décision a des incidences collectives. Chaque Parisien peut partir à la campagne en voiture le dimanche sous la seule réserve que tous les Parisiens n'aient pas la même idée en même temps, car alors toute circulation serait bloquée. Dans le système économique actuel, chaque éleveur pourrait doubler le chargement de sa prairie permanente, mais pas tous les éleveurs, car alors le marché s'effondrerait.

R. PLUVINAGE,

Institut Technique de l'Élevage bovin.